A. VANESTE
30, Rue Nationale, LILLE
ORFÈVRERIE
ARGENT 1er TITRE
MONTRES
Patek-Philippe et Cie de Genève
et des
5 Marques Françaises

Journal de Roubaix

A. VANESTE
Rue Nationale, LILLE
Choix le plus complet de
BAGUES DE FIANÇAILLES
JOYAUX
pour
CORBEILLES DE MARIAGE

Cinquante-et-unième année. — N° 148.

Directeur-propriétaire : ALFRED REBOUX

LUNDI 28 MAI 1906.

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes { Trois mois..... 5 francs; Six mois..... 9 —; Un an......... 18 —
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 24, rue Feydeau

5 Centimes

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ‡ TOURCOING : 5, rue Carnot

ÉDITION DU MATIN

5 Centimes

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix.................. Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing................ Aux bureaux du journal, rue Carnot, 5;
A Mouscron................ Chez M. Henri Leroux, rue de la Station;
A Tournai.................. Chez M. Verdière, 28, rue Bourdon Saint-Jacques
A Paris et à Bruxelles Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principaux kiosques.

HUIT PAGES 5 Centimes

CHRONIQUE

LA FILLE DU DOMPTEUR

Ce soir de mai était splendide; la foire battait son plein.

Alignés sur la place de Jaude, à Clermont-Ferrand, les baraques se baignaient dans la lumière blanche des rampes, des girandoles, des lustres et des arcs; les théâtres, les ménageries, les vues panoramiques, les tirs, les musées anatomiques, les manèges, les exhibitions diverses tâchaient de capter les flots mouvants de la foule à grand renfort d'éclats de cuivre, de bruits d'orgues, de roulements de tambour, de pitreries, et de boniments lancés dans les porte-voix; les troupes au complet paradaient sur les estrades, des clochettes tintaient, annonçant le début d'une représentation; la sirène ou le sifflet d'un moteur trouait parfois le vacarme, et, sur le seuil d'une petite tente, un vieux joueur de biniou modulait, mélancolique, une polka bretonne.

Confondue dans la foule, Hyacinta, la jolie ballerine, admirait, ravie, les spectacles toujours renouvelés d'une foire de printemps.

Elle prenait une joie extrême à voir, à écouter, à vivre dans cette atmosphère vibrante; son enfance ressuscitait devant elle; l'orbe de ses yeux noirs s'agrandissait dans un sourire extatique... car elle était fille de forains, Hyacinta : son sang le lui criait à cet instant.

A quatre ans, sous son maillot rose et son tutu de mousseline blanche pailleté d'or, elle excitait déjà l'admiration, quand, à la parade, elle s'envolait dans le tourbillon d'une valse... Puis son bagage de danseuse s'étant agrandi, elle excella dans la gavotte, le menuet et la pavane; sa mère, Espagnole, l'initia au rythme harmonieux de la cachucha et des castagnettes; ce fut une enfant prodige dont la grâce le disputait au talent.

Ah ! les douces minutes, les bouffées d'orgueil, les chères caresses qu'elle avait connues dans la roulotte de José Miraltès, le dompteur.

La ménagerie ne comrpenait que quatre cages : un lion et une lionne, une panthère de Java, deux ours gris, trois chacals et une hyène.

On ne gagnait pas des mille et des cents, c'est certain. Etant donnée la concurrence des grandes ménageries, il fallait travailler à prix réduits : 50 centimes les places réservées, 30 centimes les premières, 20 centimes les secondes.

Au repas des fauves, José devait ajouter le sien, celui de sa femme et de ses quatre enfants (une fille et trois garçons). On était obligé de se serrer les coudes à table pour tenir six dans la roulotte. Il y avait des fluctuations dans la recette de chaque soir; telle foire était bonne, telle autre était mauvaise; on attendait parfois du soleil : c'était la pluie qui tombait; le métier de forain est subordonné à tant de circonstances... Mais enfin le dompteur comptait sur les jeunes pousses... les enfants promettaient; encore quelques années et leur travail apporterait le bien-être dans la roulotte.

Un soir, cet espoir s'écroula; Hyacinta s'était enfuie à Paris, séduite par les offres du directeur d'une grande scène lyrique, qui avait fait miroiter devant ses yeux noirs, le brillant avenir qui l'attendait. José, consulté, avait refusé net, et Hyacinta était partie malgré lui.

Oh ! l'odieuse déception, l'affreux chagrin qu'il en avait ressenti. Hyacinta était son aînée, celle qui prend la meilleure part d'amour paternel : il l'aimait avec passion, avec orgueil; sa rudesse de dompteur s'effaçait devant la grâce de son enfant; ses colères s'évanouissaient à la vue de son sourire... Et puis, Hyacinta était le « clou » de la parade, sa beauté de quinze ans attirait la foule, ses danses de sylphide forçaient l'admiration du public; à défaut d'orchestre, José posédait la féeprodige dont le charme allait grandissant.

Ce fut un coup de foudre pour lui, le départ de Hyacinta.

Toute une semaine, il resta prostré, anéanti, livide à force de douleur concentrée, puis une haine farouche sourdit de ce chagrin immense; du moment que Hyacinta était partie, c'est qu'elle n'avait pas de cœur... Il ne la connaissait plus, il la reniait.

***

Hyacinta commençait à s'impatienter au milieu de la foule.

Son regard errait de droite à gauche, cherchant dans les deux rangées de baraques, la ménagerie de José Miraltès. Sa mère l'attendait à neuf heures du soir, car Hyacinta et sa mère s'écrivaient en cachette, à l'insu du dompteur.

« Sois sage, Hyacinta... » C'était la phrase sacramentelle qui concluait toutes les lettres maternelles, l'appel tendre et ému sorti des lèvres d'une femme pour s'incruster dans le cœur de son enfant, et Hyacinta restait sage, avec la vision de la roulotte natale dans ses yeux. Elle vivait exclusivement pour « son art ». La fortune lui souriait la gloire aussi... tandis que la ménagerie de José périclitait.

Il s'enivrait à présent, le vieux dompteur. L'ivresse était le canal par où s'épanchait son chagrin. Il était devenu taciturne et haineux. Il prétendait « avoir le dégoût du métier ». Les recettes devenaient de plus en plus faibles, le public, décidément, s'éloignait de la baraque. Depuis deux ans, José avait été sous la menace de trois saisies. Chaque fois, le pli chargé de Hyacinta avait empêché la vente au dernier moment. La fille envoyait l'argent, la mère en inventait la source... et José, à demi ivrogne, ne se doutait de rien.

***

Soudain, Hyacinta tressaillit : elle venait d'entendre le rugissement de Sultane... Oh ! Sultane, sa lionne favorite, celle dont la férocité s'apaisait devant ses caprices de fillette, la belle Sultane qui, jadis, s'accroupissait pour laisser coucher Hyacinta sur sa robe fauve, et ouvrant la gueule pour recevoir la caresse de sa petite main. L'instinct de l'une se donnait à l'affection de l'autre; il y avait dans leurs deux regards un fluide magnétique qui les faisait se comprendre et s'aimer... Douceur étrange, inexplicable, car Sultane était la bête la plus dangereuse de la ménagerie : elle avait blessé José à plusieurs reprises.

La parade commençait. Hyacinta entrevit son père, baissa les yeux, se dissimula dans la foule, poussa légèrement la porte d'une roulotte. La mère, ce soir-là, avait prétexté un malaise pour ne point paraître à la caisse, qu'elle tenait d'habitude.

— Mère, puis-je entrer ?

— Oui, viens.

Ce fut une effusion infinie... Elles s'entretinrent à la hâte, dans le précieux et cher instant que la tendresse de l'une avait ménagé à l'autre.

— Crois-tu que mon père se laissera fléchir un jour ?

La femme de José secoua tristement la tête.

Ah ! le pauvre homme... la plaie qu'avait creusée en lui le départ de sa fille était autrement dangereuse que toutes les blessures de fauves qu'il avait reçues jusqu'ici. Les fauves n'entament que la chair...

Les coups répétés d'une cloche retentirent : la parade était finie. José Miraltès avait l'habitude de rentrer une minute dans la roulotte avant de paraître dans la cage centrale. La ballerine embrassa précipitamment sa mère, et s'enfuit.

Une fois dehors, elle s'enfonça dans l'ombre, se cacha derrière la tente d'une loterie adossée à la ménagerie... Une émotion brûlante la secouait toute. La minute d'entretien avec sa mère avait été trop courte, la sensation trop forte. Derrière elle, Sultane rugissait. Oh ! que ne pouvait-elle entrer à la suite des spectateurs et revoir, à cinq ans d'intervalle, José Miraltès aux prises avec sa lionne... Joie suprême qui lui eût fait oublier toutes ses peines présentes, mais cette joie lui était interdite... Même confondue dans le public nombreux des secondes, le regard du dompteur pouvait vriller le sien... Et l'éventualité la terrorisait.

Un quart d'heure durant, elle resta immobile dans le pan d'ombre épaisse qui dissimulait sa présence, l'esprit en dérive sous le flot des réflexions qui l'assaillaient, puis trois coups sourds résonnèrent brusquement à son oreille : le dompteur entrait en cage.

Alors, son désir puissant, impérieux, fit craquer sa volonté. Elle s'avança vers la roulotte du milieu, poussa une porte et se trouva dans un grand couloir éclairé faiblement aux deux extrémités.

L'aîné de ses frères la reconnut, l'embrassa; il était gardien, ce soir-là, parce qu'il y avait du danger... Sultane était énervée depuis quelques jours. La veille, il avait fallu la « rompre » à coups de pique.

Ils causaient à voix basse, tout en suivant les exercices du dompteur, elle, l'oreille collée contre la porte de la cage centrale, lui, l'œil au guichet.

Soudain, un rugissement formidable, prolongé, inouï, sembla ébranler la ménagerie... et le rugissement s'accentua, horrible comme un ouragan de haine qui aurait soufflé tout à coup.

Le jeune homme ouvrit précipitamment la porte: Sultane venait de bondir sur José et de le terrasser sous ses flancs. Griffes et crocs s'enfonçaient dans la chair du dompteur, et dans l'angoisse de la seconde montait le cri de terreur de la foule éperdue.

Vive comme un éclair, sous l'impulsion irréfléchie du danger, Hyacinta pénétra dans la cage et, écartant d'un geste les piques tendues des aides, elle jeta un cri aigu :

— Sultane !

La lionne releva la tête, la gueule béante, ensanglantée.

— Sultane ! répéta Hyacinta.

En même temps, sa main droite s'appuyait sur la tête de la lionne.

Celle-ci fit un brusque écart, qui dégagea José, s'accula dans un angle, en poussant un rugissement sourd, et fixa Hyacinta.

La ballerine, rigide, spectrale sous son visage de marbre, tenait les yeux de Sultane dans les siens. Les flancs de celle-ci haletaient.

Un silence tragique planait.

Quatre secondes s'écoulèrent...

Hyacinta répéta à mi-voix :

— Sultane !

La lionne, lentement, vint s'accroupir à ses pieds...

Formidables, des applaudissements éclatèrent... Puis la foule délira :

Au milieu de la cage, devant la lionne accroupie, José étreignait sa fille en un long baiser, baiser de pardon, un baiser où se mêlaient des pleurs et des gouttes de sang.

JEAN ROCHON.

BULLETIN

26 mai.

Le voyage de la princesse Ena d'Irun à Madrid a été triomphal. Son arrivée dans la capitale espagnole a été saluée par des acclamations délirantes.

***

On fait courir le bruit que des dissentiments existeraient entre les ministres, notamment au sujet de l'amnistie.

***

Le mouvement gréviste est, de plus en plus en décroissance, à Paris.

INFORMATIONS

M. Sarrien à Charolles

Châlon-sur-Saône, 26 mai. — M. Sarrien, président du Conseil des ministres, arrivera demain dimanche à 10 h. 40 du matin à Charolles, pour assister au banquet qui lui est offert.

M. Clémenceau ne l'accompagnera pas.

Le banquet aura lieu à midi dans l'enceinte du concours agricole, sous la présidence de M. Demole, sénateur, ancien ministre de la Justice.

Mort du supérieur des Barnabites

Paris, 26 mai. — Le R.P. Abbondati, supérieur des Barnabites de Paris, visiteur général de son ordre, atteint subitement, avant-hier soir, d'une hémorragie cérébrale, vient de mourir après trente-six heures d'agonie.

Napolitain d'origine, appartenant à une famille distinguée, il était venu en France tout jeune prêtre. Rapidement initié à nos mœurs, à notre langue, à notre caractère qu'il aimait au point de vouloir être Français, coûte que coûte, il fut, à Gien, professeur aimé et vénéré avant de devenir recteur du collège que trente années durant il dirigea, agrandit, embellit jusqu'à en faire une petite merveille.

Ayant conquis sur les champs de bataille de 1870, comme aumônier militaire, la naturalisation française, il assista à l'exécution des décrets de 1880 contre les ordres religieux. Il fut expulsé en 1903 du couvent de la rue Legendre que venaient de rendre célèbre les splendides messes en plein air célébrées pendant de longues semaines, après la fermeture de la chapelle, dans le jardin qui donne sur la rue Tocqueville.

Un polytechnicien en Conseil de guerre

Paris, 26 mai. — Aujourd'hui a comparu, devant le conseil de guerre de la Seine, le polytechnicien André Lauret, qui fut arrêté et écroué à la prison du Cherche-Midi, le 13 février dernier, à la suite de différentes malversations dont il s'est reconnu l'auteur.

Le Conseil est présidé par le colonel Couillaud. Le commandant Sée est commissaire du gouvernement. André Lauret est défendu par Me Charles Garrigue.

Perquisition à la Bourse du Travail à Brest

Paris, 26 mai. — On a fait, ce matin, de nouvelles perquisitions à la Bourse du Travail de Brest. Toutes les recherches pour retrouver les registres des délibérations du Conseil d'administration de la Bourse et les carnets de comptabilité de la caisse des syndicats sont restées infructueuses. De nombreux factums anarchistes ont été saisis.

Notre ambassade à Berne

Berne, 26 mai. — M. Raindre, ambassadeur de France, a présenté, ce matin, au président de la Confédération, M. Forrer, ses lettres de rappel. Le Conseil fédéral lui a offert un déjeuner d'adieu au Bernerhof.

Le nouvel ambassadeur, M. Revoil, arrivera vers la fin du mois.

L'empereur de Chine malade

Pékin, 26 mai. — L'empereur de Chine est malade. Le bruit de sa mort a même couru.

L'empereur Tsai-Tien-Kouang-Hsu, qui est âgé de 34 ans, a cessé de régner depuis 1898, l'impératrice douairière ayant rétabli à cette date la régence.

CHOSES ET AUTRES

Bizarreries de la langue.

— Où trouve-t-on, chère madame, ces *vieilles dentelles* ?

— Mais dans tous les magasins de *nouveautés* !

Singularités de la langue.

Deux individus s'injurient;

— Canaille !

— Coquin !

— Voleur !

— Escroc !

Un tiers survient et s'informe du sujet de la querelle.

— Oh ! rien ! lui répond l'un des deux individus; nous sommes en *délicatesse*.

LA NOUVELLE LÉGISLATURE ET LE PARTI RADICAL

Dans cinq jours, la nouvelle Chambre siègera. On se pose à son sujet beaucoup d'interrogations auxquelles la plupart des réponses sont très pessimistes.

Il est certain qu'une Chambre comptant une majorité blocarde de 400 voix en chiffres ronds, — plutôt plus même, — n'est pas faite pour rassurer les craintes motivées qu'avaient fait naître la fin de la dernière législature et les événements du Premier-Mai. De plus, l'accroissement notable du parti socialiste peut être à lui seul un sujet d'appréhension. Enfin, et ceci est plus sérieux, la nouvelle Assemblée législative, — qui est, malheureusement et malgré la Constitution, tout le gouvernement, — va se trouver en présence de trois difficultés réelle : la lutte sociale, le déficit budgétaire, l'application de la loi de Séparation des Eglises d'avec l'Etat.

Il y a précisément là de quoi refroidir les plus bouillants et de quoi plomber les cervelles les plus légères pour peu qu'elles aient gardé le simple instinct de la conservation.

Dès maintenant, on doit prévoir, croyons-nous, l'entrée en jeu d'un facteur pour ainsi dire nouveau : Le groupe des socialistes unifiés agissant isolément, revenant à sa tactique naturelle, redevenant un véritable parti d'opposition... M. Guesde a déjà condamné expressément l'existence du Bloc, entendons-nous, du Bloc tel qu'il a existé pendant sept ans, c'est-à-dire faisant corps avec les radicaux et ces « modérés » qu'on a baptisés républicains de gauche.

Sans doute, la cassure ne se fera peut-être pas tout de suite, ni n'apparaîtra brusquement. On votera encore ensemble, en bons compères, quelques lois anticléricales et même un peu antimilitaristes. On votera peut-être cordialement l'impôt progressif sur le revenu. C'est très vraisemblable. Mais, peu à peu, par la force des choses, sous l'influence de la logique des idées et en vertu même du nombre considérable des radicaux et radicaux-socialistes, les collectivistes deviendront une opposition formelle.

Les unifiés, en effet, sont condamnés à être une force quasi révolutionnaire et leur rôle ne s'expliquerait point s'il n'était hostile à tout le régime qu'ils disent capitaliste et à tous les partis qu'ils appellent bourgeois.

Dans ces conditions, que fera le parti radical? Même débarrassé des collectivistes, il est assez fort numériquement, pour garder le pouvoir. Mais sera-t-il assez sage, assez unifié lui-même pour savoir gouverner ? Là est la question.

Or, déjà deux tendances se manifestent chez les radicaux. Les uns, plutôt combistes, voudraient bien rester les alliés des socialistes; les autres, plutôt clémencistes, entendent reprendre leur liberté d'action et constituer l'autonomie radicale.

Donc division dans le Bloc et division encore dans la plus notable fraction du Bloc ! Celui-ci nous présage de beaux jours pour les faiseurs de *combinazione*. En dépit de toutes les délégations des gauches possibles et imaginables, les « dissidents » ne seront plus une maigre dizaine; ils seront peut-être un cent ! Dès lors, l'œuvre et l'allure de la nouvelle Chambre pourront être modifiés profondément. Il serait difficile, d'ailleurs, de dire en quel sens.

La victoire trop complète du Bloc marque la fin du système et de la majorité qui furent chers à M. Combes. Elle débarrasse les collectivistes de leurs chaînes dorées; elle impose aux radicaux la responsabilité du pouvoir sans partage. Auront-ils le courage d'accepter ce fardeau et ont-ils assez d'hommes de gouvernement pour le porter ? L'affirmative n'est pas démontrée.

Somme toute, les radicaux et radicaux-socialistes sont mis au pied du mur. Nous verrons à l'œuvre ces francs-maçons.

Mais la législature 1906-1910, si elle se termine normalement, sera, n'en doutez pas, le point de départ d'une évolution politique décisive pour la République. Car les socialistes sont assurés d'être les bénéficiaires immédiats des fautes que les radicaux pourront commettre et leurs successeurs éventuels.

Quant à l'opposition, il faut craindre qu'elle ne puisse même servir de contre-poids et qu'elle soit réduite à figurer au Parlement comme un simple agent de contrôle ou comme un spectateur les bras croisés. Qu'elle attende son heure ! Elle l'aura, cette heure réparatrice, puisqu'elle représente le meilleur des traditions françaises, le patriotisme, le bon sens, la liberté.

F. G...

L'élection Sénatoriale de Meurthe-et-Moselle

Nancy, 26 mai. — Demain a lieu l'élection destinée à pourvoir au siège laissé vacant par la mort de M. Marquis, sénateur républicain, qui l'occupait depuis plus de vingt ans. Toutes les candidatures libérales, celles de M. Beauchet, maire de Nancy, de M. Keller et Papelier, se sont effacées devant celle du général Langlois, ancien commandant du 20e corps, bien connu en outre, par ses remarquables études militaires, républicain. Le général Langlois dont M. Mézières, sénateur et membre de l'Académie française, patronne la candidature, a pour adversaire M. Denis, maire blocard de Toul.

LA POLITIQUE GOUVERNEMENTALE

La question de l'amnistie. — Bruit de dissentiments ministériels

Paris, 26 mai. — Les combistes continuent avec un acharnement nouveau leur campagne contre M. Clémenceau. Les socialistes les soutiennent mais s'abstiendront, affirme-t-on, de participer aux délibérations de la Délégation des Gauches.

Le bruit court que des dissentements ministériels existent. La rédaction du programme à présenter à la nouvelle Chambre, les longues délibérations qu'elle provoque, en seraient des indices. La question de l'amnistie suscite de grosses difficultés.

« Prenez garde, dit M. Sembat, à M. Sarrien, si vous ne présentez pas, de vous-même un projet d'amnistie englobant les antimilitaristes, les grévistes et les catholiques, la Chambre vous contraindra à en rédiger un. »

Et la sommation du député de Paris au président du Conseil laisse clairement entendre que ce dernier et certains de ses collègues ne sont pas du même avis sur ce point. On voit une nouvelle preuve de ce manque d'union dans le fait que M. Clémenceau ne se rendra pas demain à Charolles (Saône-et-Loire), pour assister à un banquet offert à M. Sarrien, manifestation qu'on disait devoir être imposante.

La première interpellation

Lens, 26 mai. — M. Basly, député, a informé le ministre des Travaux publics qu'il l'interpellera à la rentrée de la Chambre sur l'autorisation donnée aux mines de Lens de faire des heures supplémentaires de travail contrairement aux dispositions de la loi du 29 juin 1905.

LE GÉNÉRAL DESSIRIER

L'état de santé du gouverneur de Paris

Paris, 26 mai. — Ce matin, à dix heures et demie, a eu lieu, à l'hôtel du gouvernement militaire, aux Invalides, une consultation des médecins qui

LE GÉNÉRAL DESSIRIER

donnent leurs soins au général Dessirier. Les praticiens ont rédigé le bulletin suivant : « L'état du général Dessirier est stationnaire. La nuit a été calme. »

LE MARIAGE DU ROI D'ESPAGNE

L'arrivée de la princesse Ena à Madrid. — Nouveaux détails sur la réception à la gare du Plantio. — Un voyage triomphal. — L'enthousiasme des espagnols

Madrid, 26 mai. — Voici des détails complémentaires sur l'arrivée à la gare du Plantio du train royal emmenant, en compagnie d'Alphonse XIII, la future reine d'Espagne.

Le président du Conseil, qui a accompagné le roi et la princesse Ena-Victoria depuis la frontière, a déclaré que jamais il ne vit un enthousiasme égal à celui qu'a provoqué la princesse Ena-Victoria au cours de son voyage, surtout à Saint-Sébastien, à Burgos, à Valladolid et à Segovie. A Valladolid, ce fut plus que de l'enthousiasme, ce fut du délire. Sans exagérer, on peut évaluer à plus de 80.000 le nombre de personnes qui attendaient à la gare l'arrivée de la princesse.

Le train dut repartir avec une extrême lenteur, tant était serrée la foule qui stationnait le long de la voie sur une étendue de plus de deux kilomètres. Le train royal est arrivé à Madrid littéralement bondé de bouquets.

Autour de la gare du Plantio, où ont débarqué le roi Alphonse et la princesse Ena-Victoria, stationnait depuis de longues heures, une foule immense que l'on peut évaluer à 10.000 personnes. La gare était ornée avec un suprême bon goût.

Un peu après six heures, arrivent en automobile la reine-mère, les infantes, l'infant Fernand de Bavière, qui sont successivement reçus par les ministres et les hauts dignitaires présents. A 6 heures 35, le train arrive au milieu de frénétiques acclamations et de vivats répétés. Les troupes présentent les armes, les tambours battent aux champs, le drapeau salue.

Le roi descend allègrement, suivi de la princesse Ena-Victoria, sa fiancée et de la princesse Béatrix, mère de la princesse Ena.

La reine-mère Christine s'avance à ce moment très émue et embrasse sa future belle-fille, ainsi que la princesse Béatrix.

Le roi présente ensuite la princesse Ena à tous les généraux présents, puis le roi et sa fiancée passent la revue des troupes qui rendent les honneurs. Après les présentations du monde officiel, la reine-mère et les princesses Ena-Victoria et Béatrix montent dans un landau attelé de quatre mules avec postillons.

Le roi monte à cheval et se place à la portière de droite. Le landau part au milieu d'un tonnerre d'acclamations et de vivats.

Au Pardo

C'est au Pardo qu'avaient afflué les madrilènes par la route pittoresque longeant le Manzanares, qui fut sillonné toute l'après-midi par une multitude de voitures, de tramways à vapeur, d'automobiles, de cavaliers et de piétons.

Le petit village du Pardo était entièrement pavoisé aux couleurs espagnoles et anglaises et enguirlandé de fleurs. Un arc de verdure était érigé à l'entrée du village. A l'arrivée du cortège royal, au Pardo, l'accueil fait à la princesse Ena-Victoria fut aussi enthousiaste que touchant. Derrière la haie formée par un régiment de chasseurs, se pressait une foule immense où les senoritas de l'aristocratie se mêlaient aux paysannes des environs. Les Anglais étaient également en nombre.

Pendant les acclamations, la princesse Ena-Victoria, en proie à une profonde émotion, répondait en souriant et en même temps des larmes perlaient de ses yeux. Le roi, à cheval, précédant son escorte, paraissait ravi. Des dames au passage lançaient une pluie de bouquets sur la voiture de la future reine. Les acclamations et les bravos se mêlaient au son des cloches et au grondement des canons.

Au Palais

C'est au milieu d'un enthousiasme indescriptible que le cortège est entré au Palais. Le haut personnel du Palais, l'aristocratie, l'évêque de Sion, entouré du clergé, ont reçu la princesse Ena-Victoria et les membres de la famille royale. Des acclamations incessantes ont obligé le roi et la princesse Ena à paraître au balcon. L'enthousiasme a alors redoublé.

Un dîner intime a réuni peu après la famille de Battenberg et le roi Alphonse XIII. Celui-ci est rentré à Madrid à onze heures et quart, en automobile.

Le public a regagné Madrid en une interminable caravane, célébrant la grâce et la beauté de la princesse.

A Madrid

La princesse Ena-Victoria et sa mère ont quitté le palais du Pardo à onze heures, venant à Madrid pour déjeuner au palais. Le roi était allé les chercher en automobile.

ACTUALITÉ

LA PRINCESSE QUI PASSE...

On m'avait dit que Celle dont le joli sourire a conquis le cœur d'un Roi de vingt ans, et que le plus chevaleresque peuple qui soit au monde s'apprête à proclamer Reine, avec ses fleurs, ses vivats et ses madrigaux, devait traverser la France hier, s'en allant vers son nouveau royaume.

J'ai voulu la voir au passage... et c'est pourquoi, vers le coup de cinq heures, j'ai pris le train pour Juvisy. C'est à Juvisy, en effet, qu'une discrète réception — la première de ce voyage mémorable qui revêtit un caractère semi-officiel — allait avoir lieu.

Nul préparatif n'attestait pourtant qu'une future souveraine y fût attendue : la petite gare toute blanche, d'où rayonnent et où se rejoignent en un vaste écheveau tant de rails, offrait son habituelle physionomie de banale station de banlieue, un jour de fête ; nul service d'ordre ne trahissait une auguste venue. Sur un quai lointain, cependant, des uniformes brillaient parmi des toilettes claires, offrant un spectacle charmant, sous le soleil printanier qui dorait cette fin d'après-midi.

Je m'approchai : la marquise del Muni, entourée de Mme Riano, l'aimable femme du conseiller à l'ambassade de l'Espagne; de la duchesse de Monte-Agudo, de la comtesse de Casa-Riera, devisaient gaiement avec la comtesse de Mora, MM. Sierra, Avila, Blasco, et le sympathique colonel Echaguë y Santoyo, tandis que, un peu plus loin, un essaim de brillants attachés en grand uniforme regardaient curieusement un jeune homme, presque un enfant semblait-il, imberbe, mince et fluet, d'allure modeste, vêtu d'un complet de flanelle bleu, chaussé de souliers jaunes et coiffé d'une casquette de voyage, qui se promenait, solitaire, à l'autre extrémité du quai.

Un voyageur égaré ou simplement un badaud ? Personne n'aurait su le dire. Un peu méfiant, un employé de la gare le surveillait du coin de l'œil. Fallait-il le laisser sur le quai ou l'éconduire ? On hésitait encore lorsque survint sir Francis Bertie, accompagné de M. Hugh O'Beirne, premier secrétaire de l'ambassade d'Angleterre, et du lieutenant-colonel Cecil Lowter, l'attaché militaire. L'ambassadeur britannique s'empressait aussitôt vers le jeune inconnu, le saluait très bas et l'amenait auprès de la marquise del Muni, qui esquissait une révérence.

Le prince Alexandre de Battenberg — car c'était lui — était arrivé dans la journée de Civita-Vecchia, et avait eu l'idée charmante de rejoindre sa mère et sa sœur à Juvisy...

***

Mais voici l'instant solennel... Le train royal est signalé, les conversations se sont tues; la marquise del Muni a fait signe à un valet de pied qui lui remet un bouquet soigneusement enveloppé; l'ambassadrice écarte et enlève rapidement les papiers qui l'entourent, et l'on découvre une admirable gerbe d'orchidées mauves et roses nouée d'un ruban aux couleurs d'Angleterre et d'Espagne.

Le train passe lentement : les deux puissantes locomotives, le fourgon, un wagon-couloir, puis un wagon-salon; les yeux anxieux fouillent derrière la large vitre... Une gracieuse silhouette se distingue, se précise : une robe de tulle bleu saphir, un boa de plumes blanches, un grand chapeau gainsborough, une petite main gantée de suède qui soulève la voilette de gaze; un sourire laissant apercevoir l'éclatante blancheur des dents, un teint éblouissant, de jolis yeux de pervenche, des cheveux d'or... C'est Elle, c'est la royale fiancée...

Le train, maintenant, a stoppé... Une portière s'est ouverte, une voix claire a crié joyeusement : « Alex... » Le jeune homme au complet bleu, fendant la haie d'uniformes, s'est élancé dans le wagon. Derrière la vitre, on assiste à une exquise petite scène de famille : Alexandre de Battenberg presse sa mère dans ses bras et embrasse sa sœur sur les deux joues, cependant que le marquis del Muni, radieux, fait signe aux membres des deux ambassades de monter... Défilé, révérences de Cour et baise-main... La jeune Princesse, un peu pâle, un peu intimidée aussi, gentiment répond aux félicitations; la Princesse Béatrice, à ses côtés, s'entretient plus longuement avec l'ambassadeur d'Angleterre et tient cercle : un petit chien « king charles », se sauve sous un fauteuil.

Le défilé ne dure que peu d'instant : l'heure du départ va sonner : tout le monde est redescendu sur le quai et se groupe devant le wagon royal. Alors, tandis que là-bas, au bout du train, les deux locomotives se préparent à reprendre leur folle course, la vitre s'abaisse, la Princesse se penche, tenant à la main la gerbe d'orchidées mauves et roses; les têtes se découvrent et s'inclinent, et de toutes les poitrines, en même temps, part un cri d'enthousiasme, de ferveur et d'admiration devant cette jolie vision de jeunesse, de grâce et de souveraine bonté.

— *Viva nuestra guapissima reina !*

La Princesse pâlit encore, elle veut sourire, elle veut répondre... elle est trop émue : elle lève pourtant les yeux : ils sont pleins de larmes.

Et tandis que le train s'éloigne, que la vision s'efface, la foule, massée sur la passerelle, acclame elle aussi la Reine de demain.

(*Gaulois*) René D'ARAL.

LES INCIDENTS DE VILLERUPT

Nous avons publié la note que le gouvernement a communiquée, à l'issue du Conseil des ministres de mardi dernier, pour annoncer qu'il avait fait ouvrir une enquête judiciaire au sujet d'incidents qui s'étaient passés à Villerupt. Les noms de 1,200 ouvriers congédiés des Aciéries de Villerupt, auraient été communiqués aux directeurs des usines de la région, qui auraient refusé de les embaucher, et le gouvernement aurait vu là une atteinte à la liberté du travail.

Un journal parisien reçoit de son correspondant de Longwy les renseignements suivants, qui montrent que cette affaire a été complètement dénaturée dans le communiqué du gouvernement.

Villerupt, 25 mai. — Aussitôt la nouvelle donnée par *Havas* de l'entrevue des deux délégués grévistes de Villerupt avec M. Clemenceau et des subsides accordés par le ministre, je me suis rendu à Villerupt. Voici, d'après ce qui m'a été raconté, quelle serait la vérité.

La rentrée dans les usines et hauts fourneaux s'est effectuée progressivement depuis le 15 mai. A l'heure actuelle, 3,693 ouvriers ont repris le travail. Les directeurs des usines ne congédièrent que les perturbateurs avérés, soit 154 pris parmi ceux qui furent signalés pour violences. Il existe, en outre, quatre ou cinq cents ouvriers de la fonderie qui ne purent être embauchés, en raison de la détérioration de deux hauts fourneaux à l'obturation provisoire desquels les grévistes avaient refusé de coopérer. Il faut les réparer, peut-être même les reconstruire. En attendant, les fondeurs de ces hauts fourneaux sont condamnés au chômage; mais leur réembauchage est certain; ils seront repris au fur et à mesure des besoins.

La direction n'a communiqué aux usines de la contrée aucune liste de proscription, ni aucune espèce de pièces ayant trait aux grévistes.

S'il y eut des listes de cette nature, elles furent dressées par les agitateurs eux-mêmes, qui, certains de leur exclusion définitive, y firent figurer leurs noms mêlés à ceux d'autres grévistes pris au hasard ou même imaginés. Ces listes portaient environ trois cents noms